

Colloque *Re-membering the Body*  
Institut d'ethnologie / Musée d'ethnographie  
Neuchâtel, 6-8 septembre 2012

Deuxième panel | Le geste comme figure de la tradition

Conférence introductive

**Anthropologie des savoirs : objets et enjeux**

*Nicolas Adell, Maître de conférences en anthropologie, Université de Toulouse II – Le Mirail*

L'anthropologie des savoirs n'est pas un champ paisible. Elle est confrontée à l'extension même de son objet qui fait légitimement se demander si l'anthropologie des savoirs n'a pas à se confondre plus simplement avec le projet général de l'anthropologie. Longtemps, une façon d'éviter cet élargissement a été d'imaginer des objets plus réduits pour « faire champ » : l'anthropologie des techniques et des apprentissages, l'anthropologie des sciences, l'anthropologie cognitive, l'anthropologie du symbolique et des ontologies par exemple. Et si l'anthropologie des savoirs ne devait être que la juxtaposition de ces domaines, elle ne mériterait pas en effet qu'on y accorde une heure de peine. Mais le fondement de cette anthropologie est de créer une perspective, d'offrir des points de contact qui permettent d'inventer des objets, des questions et des problèmes qui n'apparaissent pas ou très imparfaitement quand on se situe soit au niveau trop général de l'anthropologie comme discipline soit au niveau trop particulier de champs spécifiques.

Pour proposer une telle perspective, il s'agit de donner au « savoir » une définition adéquate. Je propose ainsi d'appliquer le terme, au moins à titre exploratoire, à *toute mise en en ordre du monde réalisée par des hommes en tant qu'individus ou en tant que communautés pour y vivre*. On comprend qu'une telle définition englobe tout à la fois les grandes cosmologies, les religions, mais également les gestes techniques (l'ordre nécessaire à toute production), le langage (l'ordre des sons, mais aussi les ordres secondaires de la grammaire ou de la syntaxe), la perception (l'ordre dans ce qui est vu, entendu, touché, etc. : distinguer, c'est mettre de l'ordre dans son environnement). Il semble qu'aucun être humain ne puisse supporter de vivre au-delà d'un certain seuil d'indistinction ou de continuité entre les choses, les idées, les êtres. Il lui faut nécessairement *mettre du discontinu* et *instituer des coupures dans le monde* : entre les sons pour parler, entre les couleurs et les formes pour voir, entre les mots, entre nature et culture dans certaines sociétés. Et ces coupures impliquent souvent des gestes de *couture* qui rétablissent un contact mais dont la fragilité ou l'incertitude masquent moins la fracture qu'elles ne la soulignent encore : la prière, le sacrifice par exemple, et toutes les ombres portées sur les « parois de la caverne » qui font la liaison entre le monde et celui qui s'en saisit. L'anthropologie des savoirs consiste donc en l'étude de ces opérations de découpage, de tri, de sélection,

d'association et de dissociation qui sont des *actions de savoirs*, ainsi qu'en l'étude, par le comparatisme, de la diversité des façons de découper les « mêmes » objets. Dans cette perspective, il faut tâcher de postuler un état théorique d'indistinction générale de manière à déterminer les règles présidant à l'institution des coupures du monde. Cela implique de considérer ensemble et d'un même point de vue tous les savoirs (« depuis le savoir faire du feu et prendre du poisson jusqu'à celui qui permet de construire des avions et des ordinateurs, depuis le savoir qui dicte le comportement à avoir dans les relations familiales jusqu'à celui qui permet de négocier lors d'une transaction commerciale ou d'instruire une affaire » disait W. Goodenough) et de passer outre les frontières posées (entre savoir et croyance, savoir et faire, arts et techniques, savoirs irrationnels et savoirs rationnels, etc.). Non qu'elles ne soient pas importantes, inefficaces ou insignifiantes ; mais ces frontières nous renseignent moins sur les opérations de coupure elles-mêmes que sur les fins recherchées : l'invention de principes de domination et d'une politique des savoirs qui sont des questions qui relèvent entièrement de cette anthropologie mais qui ont souvent été traitées sans tenir compte de leur intégration dans un projet général d'anthropologie des savoirs (à une exception anthropologique près : F. Barth). Après avoir rendu compte de l'apparition de ces questionnements et de ces problèmes en retraçant brièvement une histoire du champ de l'anthropologie des savoirs, il s'agira de montrer la nécessité de mettre en place de nouveaux partages qui permettent de pratiquer une véritable *pragmatique des savoirs*. Travailler à partir de *situations* pour mettre au jour des *actions de savoir* et des *figures de savoir* (au sens de la gymnastique, à savoir un ensemble coordonné d'actions), telle me semble être la démarche fondamentale d'une telle anthropologie. Aussi, cette conférence exposera-t-elle, à titre démonstratif, les résultats obtenus par la mise au point d'une figure de savoir (celle qui associe savoir et voir) et ceux dégagés de l'analyse d'actions de savoir corrélées qui sont à l'origine de l'un des nouveaux partages proposés : celui entre savoirs donnés et savoirs conquis.

L'on prolongera ainsi l'hypothèse de Dumézil concernant les « mutilations qualifiantes » dans les mythes (le sourd devient celui qui entend tout, le boiteux l'homme le plus droit du monde, le manchot un archer extraordinaire, etc.) à propos des aveugles qui sont dotés d'une « sur-vue », capables de voir le passé et l'avenir ou des actions à grande distance. Par le comparatisme, l'on montrera en quoi la perte de la vue produit la figure d'un homme doté d'un savoir extraordinaire et que la présence de cette figure dans l'imaginaire occidental, y compris chez les anthropologues, est telle qu'elle conduit à « chercher l'aveugle pour trouver le savoir ».

Enfin, l'examen du partage entre savoirs donnés et savoirs conquis permettra de réfléchir à nouveaux frais au problème central de la transmission des savoirs. Cette tension, présente sans doute dans toute situation de circulation des savoirs, offre de nouvelles perspectives sur les « sociétés de la connaissance » où domine l'idéologie du « savoir donné » et sur les nécessités d'une conquête (que cristallise au plus haut point mais que n'épuise la question du secret). Mais, surtout, c'est à l'articulation du donné et du conquis qu'il sera intéressant de se positionner à partir d'un pivot très connu, mais non saisi comme pivot : le savoir que l'on possède en soi et que l'on ignore jusqu'à ce que l'on nous le fasse accoucher selon cette technique socratique

de la maïeutique. N'atteint-on pas là une sorte d'équilibre entre les parts donnée (il faut qu'un maître, qu'un enseignant, qu'un tiers, mais ce pourrait être un événement ou un lieu tout aussi bien, « délivre » le savoir, offre ses compétences ou sa situation) et conquise (il faut « chercher » en soi, répondre à des interrogations, éduquer son attention à un environnement qui nous saisit) du savoir ? Cela nous conduira examiner des situations-limites comme l'apprentissage du savoir-marcher chez les jeunes enfants ou la transmission de la « maîtrise de soi » chez les artisans qui font surgir les places du *désir* et de l'*attente* comme ressorts de l'activation du savoir. Ce qui démontre d'une autre manière l'une des hypothèses de l'anthropologie cognitive concernant la transmission des savoirs : elle n'a pas la forme du langage. Et l'on poursuit ici : elle a la couleur des sentiments.